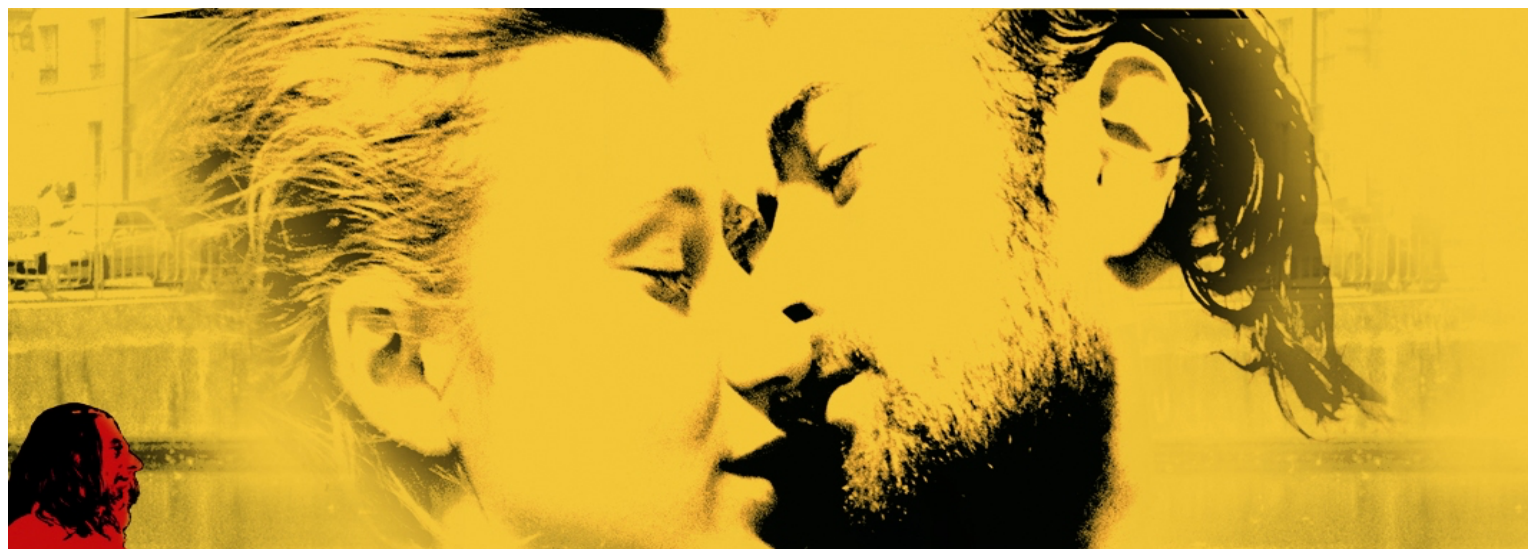




Mikaël Fitoussi - Elina Löwensohn - Caroline Ducey

doo wop

un film de David Lanzmann



Les films de la Gaïole présente une co-production Les films de la Gaïole / Les aventuriers de l'image / U-bangui
 Avec Jean-Claude Lécas - Diego Montès - Georgie Morali - Antonin Bastian - Cédric Dupin - Max Boublil - Ary Marciano - Elodie Mennegand - Gregory Fitoussi - Phillippen Blandin - Cyril Kasparian - David Deloya
 Avec la participation exceptionnelle de Clovis Cornillac - Avec la participation exceptionnelle de Philippe Nahon
 Image Pascal Lagriffoul - Son / Montage son Ferdinand Beuchara - Mixage Laurent Chassaigne - Musique originale Les chaussettes sales
 Premier assistant réalisateur Jean-Christophe Onno - Directrice de production Orly Dahan - Producteur Les films de la Gaïole
 Producteurs délégués Les films de la Gaïole / Les aventuriers de l'image - Co-producteur Jean François Geneix - Producteur associé Richard Tuil - Scénario / Montage / Réalisation David Lanzmann



Distribution : Limelight / Caravan - Website : www.lmdistribution.com ● Caravan

REVUE DE PRESSE

SORTIES

DOO WOP DE DAVID LANZMANN
avec Mikaël Fitoussi, Elina Löwensohn, Caroline Ducey



Un premier film nerveux et libre, quoiqu'un peu trop sage, avec des acteurs épatants.

Ambiance free-style pour ce premier long métrage de David Lanzmann : le doux rêveur Ziggy se réveille avec les bruits de la rue et marche au pas d'une

musique jazzy, vagabonde, qui l'entraîne dans des aventures urbaines moites et cacophoniques. La caméra suit à la trace les déambulations de cette gueule d'amour dans un Paris estival, à la fois réaliste et peuplé de figures romanesques empruntées aux films de gangsters américains. Le ton est léger et tragique, le mouvement d'influence cassavetienne, physique et musical. On ne sera pas surpris qu'avec un tel prénom, celui qui croit naïvement tout résoudre par un large sourire enfantin et charmeur s'improvise producteur d'un groupe de funk, ni qu'il tombe amoureux d'une chanteuse. Nerveux et libre, *Doo Wop* fait preuve d'une belle énergie, en

partie grâce à des acteurs épatants : cela fait un bien fou de voir dans le paysage cinématographique français de nouvelles ou trop rares têtes, à commencer par celle du prometteur Mikaël Fitoussi, ainsi que la sublime Elina Löwensohn. Une certaine tendance du réalisateur à se raccrocher à des filets narratifs inutiles marque la limite d'un cinéma peut-être trop référencé et dont l'immaturité constitue le défaut aussi bien que la qualité. Le film aurait gagné à tendre vers davantage d'abstraction et à se perdre avec plus de folie dans le cours accidenté des faits et gestes de son beau personnage.

Amélie Dubois

Sortie le 29 juin.

LES INROCKUPTIBLES



« Doo Wop » de David Lanzmann

Producteur, cadreur, monteur, réalisateur de quatre courts-métrages, David Lanzmann signe ici son premier long-métrage. Fou de musique, il s'est inspiré pour son titre du *Doo Wop*, un style vocal américain né au début des années 50. Le personnage de Ziggy, ce gentil paumé au grand cœur qui rêve davantage sa vie plutôt qu'il ne l'assume, remarquablement joué par Mikaël Fitoussi (ci-dessus), a le charme et l'inconscience d'un gamin.

B. B.

FIGAROSCOPE

Doo Wop

Les réjouissantes tribulations d'un dilettante.



Voici un portrait de glan-
deur où l'anachronisme
le dispute à l'air du
temps. Le cocktail a des
vertus plus stimulantes
qu'assommantes. On suit sans
barguigner ce Ziggy portant cha-
peau en plein Paris surchauffé.
Dans sa piaule au-dessus d'un
café, une guitare. Mais il n'est pas
musicien : juste un producteur
débutant qui fricote dans des
plans pas toujours nets. De faus-
se piste nonchalante en digres-
sion gangster amateur, le film se
resserre sur sa meilleure veine,
romantique. Ziggy passe de la

nostalgie d'un amour ancien au
présent contrarié d'un autre, en-
vahi déjà d'une ombre mélanco-
lique. Les deux actrices, ici quasi
jumelles, apportent leur douce
étrangeté au parcours en zigzag
du garçon fier à la chemise sans
manches. Mikaël Fitoussi donne
beaucoup à ce personnage gour-
mand, et sa complicité avec le
réalisateur David Lanzmann (fils
de Jacques) est évidente.

François Gorin

Français (1h30). Réalisation et scéna-
rio : David Lanzmann. Avec : Mikaël Fi-
toussi (Ziggy), Elina Löwensohn (Maya),
Caroline Ducey (Marie).



Ziggy le zikos (Mikaël Fitoussi, à droite) zone et zigzague à Paris.

TELERAMA

FUNK TROTTOIR

"DOO WOP"

**De David Lanzmann, avec Mikaël
Fitoussi, Elina Löwensohn, Caroline
Ducey. Durée : 1h30.**

COMÉDIE DRAMATIQUE

■ ■ ■ ■ ■ Ziggy est un garçon
pas comme les autres. Jeune pro-
ducteur mal assuré d'un petit groupe
de funk peu rassuré, Ziggy vit dans
l'éternel espoir de réussir un jour
dans la vie. En attendant, il erre !
Dégotant quelques dates, draguant
les serveuses, attendant devant
la porte présumée de Francis Ford
Coppola, croisant un ancien amour,
regrettant de ne faire que le croi-
ser, perdant au poker et tentant
d'échapper à ses créanciers... ainsi
va la vie pour Ziggy, jusqu'au jour où
la réalité le rattrape. Petites scènes
alternant espoir et désespoir, bala-
des à travers un Paris caniculaire fil-
mées en longues séquences musica-
les, le réalisateur David Lanzmann
(dont c'est le premier film) a un peu
trop regardé *Taxi Driver* ou *A bout
de souffle*. Cependant, il réussit à
donner à *Doo Wop* ce petit plus qui
le rend attachant. Un petit plus que
l'on doit beaucoup au comédien
Mikaël Fitoussi, qui, avec son cha-
risme et son entêtement sympa-
thique, donne une vraie couleur à
cette comédie "lose" amère.

A NOUS PARIS



MIKAËL FITOUSSI retrouve Lanzmann quatre ans après le court métrage *Les Chaussettes sales*

Rêves et réalité aux portes de la gloire

***Doo Wop*, de David Lanzmann, traite des mésaventures d'un producteur qui se voit tout en haut de l'affiche.**

La réalité finit toujours par nous rattraper, et Ziggy (Mikaël Fitoussi) n'arrête pas de courir, chapeau vissé sur la tête. Il est le producteur à la sauvette du groupe de funk *Les Chaussettes sales*. Un loser. Il enchaîne les bêtises et a du mal à tenir ses promesses, surtout lorsqu'il s'agit de rembourser des mafieux du quartier à qui il avait emprunté de l'argent.

Toujours fauché, il vit au

jour le jour, les yeux pleins de rêves, son échappatoire à la dure réalité. Après tout, le grand jour arrivera et le groupe sera à l'affiche de l'Olympia.

Le Paris romantique

Une belle image pour Ziggy, tout comme la photographie est le point fort du film *Doo Wop*. Les scènes de la vie quotidienne se suivent, nous plongeant dans la partie romantique de la vie parisienne : les cafés et le canal Saint-Martin, mais aussi celle des galères et des problèmes d'argent, les rêves et les descentes sur terre.

Les dialogues sont remarquables, fluides et parfaite-

ment naturels, comme si les comédiens improvisaient pendant tout le film.

On a parfois l'impression d'assister à un morceau de la vie de quelqu'un, qui ignorerait tout de la présence d'une caméra. Ni documentaire ni *reality show*, *Doo Wop* est simplement la documentation de la vie de son propre réalisateur, David Lanzmann, qui fait une apparition en tant que membre de son propre groupe... *Les Chaussettes sales*. Parfois les rêves se réalisent. **TALIA SOGHOMONIAN**

→ *Doo Wop*, de David Lanzmann (France) 1 h 30. Avec Mikaël Fitoussi, Elina Löwensöhn, Caroline Ducey, Clovis Cornillac, Jean-Claude Lécas...

METRO

Doo wop

Ziggy, manager d'un groupe de funk, vit dans le rêve. Cultivant l'amitié, émerveillé par ses rencontres amoureuses, il guette pendant des heures l'apparition de Coppola dans un bistrot. Ou imagine ses potes, Les Chaussettes sales, en haut de l'affiche de l'Olympia. Mais ce looser noctambule est rattrapé par la réalité, la dèche, les brutes auxquelles il doit de l'argent. Sur un scénario très mince, David Lanzmann parvient à montrer qu'il a le sens du cadrage et signe un film sympathique à la gloire des flâneries insouciantes dans Paris. Clin d'œil à David Bowie (via l'album *The Rise and Fall of Ziggy Stardust*) et au Godard d'*A bout de souffle* (en particulier dans un plan où le héros tabassé est filmé de dos titubant dans une rue), *Doo wop* cultive une certaine idée de cinéma indépendant où on prend le temps de laisser deux comédiens installer une émotion lors de retrouvailles dans un troquet. — J.-L. D.

Film français de David Lanzmann. Avec Mikaël Fitoussi, Elina Löwensöhn. (1 h 30.)

LE MONDE

Doo Wop, premier long-métrage de David Lanzmann, est une bien jolie chose, porteuse d'un fort quotient de vécu. Le personnage central en est Ziggy (Mikaël Fitoussi), au nom symbolique (référence : *The Rise And Fall Of Ziggy Stardust*, album de David Bowie), un de ces jeunes individualistes comme le cinéma actuel les affectionne, qui rêve de réussir et, en attendant, tente de survivre en étant producteur d'un groupe de funk dont le succès relève d'un devenir douteux. Il y a là un homme, sa passion, ses ambitions, sa vie, ses amours compliquées et encore tout le reste. Bien sûr, on peut aussi voir en Ziggy une métaphore de tous ces artistes en herbe, intermittents du spectacle compris, qui se battent actuellement au quotidien afin d'être entendus et de ne pas avoir à renoncer à ce qui compte pour eux. Le portrait est solide, à ras de tripes, défendu par de bons comédiens (outre Mikaël Fitoussi, citons Elina Löwensöhn, Caroline Ducey et Clovis Cornillac), tout en nerfs et sans graisse.

L'HUMANITE

« DOO WOP » de David Lanzmann

Le piéton de Paris

La critique
de Dominique Borde

L'HOMME SE RÉVEILLE, se lève, se lave, s'habille, sort et déambule dans la chaleur de Paris. Une nouvelle journée commence dans la vie de Ziggy, accompagné d'une musique rythmée. Sur les quais, un de ses copains a repéré les fenêtres de Coppola en visite. Un peu plus loin, il prend un verre avec Marie, un amour d'hier qu'il n'a pas vu depuis cinq ans. Au volant de sa voiture, le promeneur retrouve encore un ami cuisinier. Plus tard, deux hommes le menacent pour une dette de jeu impayée. Mais sa rencontre avec Maya sera peut-être l'aube d'une nouvelle aventure.

Ainsi passe le temps dans l'existence incertaine de ce rêveur éveillé, producteur d'un groupe funk en quête d'argent, solitaire en demande d'amour, entre un passé qui bouge encore et un futur menaçant ou prometteur. Pour son premier film, David Lanzmann a été au plus simple sans chercher le plus facile pour filmer cette randonnée nonchalante qui ressemble à une dérive mais peut être une promenade désabusée. Ce nouveau « piéton de Paris » que n'aurait pas renié Léon-Paul Fargue hume l'air du temps, s'arrête sur un visage familier, repart, fuit pour échapper à un

règlement de comptes, se retourne, lève les yeux au ciel et nous entraîne dans son malaise souriant et aéré.

Et on se laisse prendre pour suivre sans déplaisir Mikaël Fitoussi, étranger dans la ville familière et visiteur égaré dans l'existence de quelques autres. Ici la simplicité confine à l'évidence et la fuite en avant à la fluidité d'une ballade existentielle entre la musique des Chaussettes sales et l'allure lunaire de cet antihéros dans la ville qui regarde le temps se perdre avec un sourire indéfinissable. Une lettre d'amour jetée comme une bouteille à la mer.

LE FIGARO



Doo Wop

de David Lanzmann,
avec Mikael Fitoussi,
Caroline Ducey,
Elina Löwensöhn... 1h30.

Tourné durant la canicule de l'été 2003, *Doo Wop* aura mis deux ans à se frayer un chemin jusqu'aux salles climatisées. Issue méritoire pour un premier film qui, s'il n'est pas exempt de maladresse, manifeste néanmoins sur la durée un charme diffus. Longtemps, il y a tous les clichés modernes du Paris romancé, à travers les errances d'un titi sans travail ni domicile fixe.

Du canal Saint-Martin aux bouquinistes, en passant par Oberkampf et l'Olympia, David Lanzmann suit Ziggy (Mikael Fitoussi, dans le *timing*), glandeur sympa qui, lui-même, ne sait pas trop où il va. L'ennui, c'est que, filmé à l'envi au volant de sa vieille

tire américaine, le vagabondage nocturne du héros ressemble aux flâneries *people* de Frédéric Taddeï sur Paris Première, dont la transposition sur grand écran paraît un brin superflue.

Heureusement, le syndrome «film de copains», assez limite – cf. une scène de concert ratée, ayant pour but évident de se faire plaisir –, se double d'un vrai regard de cinéma, référencé de façon flagrante (à commencer par *A bout de souffle*) mais pas dénué de caractère, sur un vécu fantasmé qui ne fait pas l'économie du réveil amer. A cet égard, on saura gré à *Doo Wop* et son côté Klapisch *light*, par la force des choses (moyens ric-rac), de ne pas tirer sur la corde sensible pour, au contraire, assumer la désillusion latente d'un microcosme citadin nourri de galère et de combines. ♦

Gilles Renault

LIBERATION

Doo Wop, premier film de fiction de David Lanzmann, est assez étrange sans être nostalgique de la part d'un jeune homme d'aujourd'hui, qui retrouve l'énergie des séries B américaines des années 1950 et 1960, tout en ayant recours au plan séquence pour les scènes plus intimistes, à la manière, cette fois, des Européens.

David Lanzmann, au terme de la projection, a d'ailleurs cité parmi ses références, les plus européens des cinéastes américains : Jarmush, Scorsese. *Doo Wop* peut aussi faire penser à Jean-Pierre Melville ou à *Neige* de Juliette Berto et Jean-Henri Roger. Un film incontestablement sous influence, mais qui dégage son propre charme, en particulier grâce à ses formidables comédiens, au premier rang desquels Mikael Fitoussi, en looser fondu de funk au grand coeur, est bluffant.

POLITIS

CINÉMA

Doo Wop

de David Lanzmann (France

2003 - 1h30)

avec Mikaël Fitoussi, Caroline

Ducey, Elina Löwensöhn



Road-movie parisien narrant le périple initiatique de Ziggy, jeune producteur de musique, ambitieux et rêveur, en prise avec l'argent, l'amitié, le show business et les amours.



Producteur improvisé d'un groupe de funk, Ziggy vit dans Paris d'une accumulation de petites combines et de trafics minables. Il est comme un rêveur tranquille, mais la réalité se rappelle à son mauvais souvenir. Il doit rendre des comptes alors qu'une rencontre fortuite avec Maya le pousserait plutôt à guetter des grands sentiments partagés.

Pêle mêle, David Lanzmann appelle au secours, comme un parrainage plus ou moins proche, Balzac et John Fante pour raconter ses personnages et l'univers dans lequel ils vivent. Mais c'est aussi son propre itinéraire qui est évoqué dans un premier long-métrage généreusement « atmosphère ». Une sorte de road-movie dans les quartiers tendance de Paris, avec des anti-héros qui eux aussi sentent beaucoup l'air du temps. Amour, amitié, musique, liberté, argent.

Parmi eux Mikaël Fitoussi, omniprésent avec son faux air d'Adrian Brody, de la première à la dernière image, avec nonchalance et vitalité. Il donne son charme léger à cette chronique tendrement insouciance.



Un chapeau visé sur la tête, un taureau tatoué sur l'épaule, une chemise sans manche ouverte largement sur un Marcel, et l'air d'être un peu à bout de souffle. C'est Ziggy, producteur à la sauvette d'un groupe de funk, noctambule et étranger au paradis.

Il n'a pas de nom et il ne joue pas de guitare. Il n'est pas comme l'autre Ziggy. Celui chanté par un génie de la pop music, et nommé Stardust. Poussière d'étoile. Alors au fond, hormis leur prénom, rien ne les rapproche vraiment. Sauf que l'album de David Bowie s'intitulait : The rise and fall of Ziggy Stardust, et qu'il sera, ici aussi, question d'ascension, de chute.

À regarder le premier long-métrage de David Lanzman, on est très vite étonné par la clarté de son filmage, la fluidité et la simplicité avec laquelle il construit l'espace et le temps du film. Par la tenue du montage, et la force poétique des ellipses. Admiratif aussi des paris qu'il se lance et tient : faire avec pas grand-chose, l'acteur est le coeur des plans à faire. Pour preuve, il suffit de voir comment deux anciens amants se retrouvent après cinq ans d'absence. Un café, la rue, elle et lui. On se regarde, mais plus vraiment. On fait semblant de parler, de s'écouter. On se cherche et l'on ne trouve que le temps qui encore vous file entre les doigts. C'est frontal, sans coupe. Aussi définitif que des retrouvailles sans avenir. Et très souvent le film se jouera là, à ces endroits de creux, de flottements, filmés avec une extrême assurance, mais aussi dans la tentation d'un cinéma américain, plutôt urbain, plutôt côte Est, plutôt indépendant.

Il y a dans Doo woop une énergie qui rayonne du début à la fin, celle là même qui a sans doute baigné l'aventure du tournage et qui semble être la matière première du film.

Une sorte d'énergie du désespoir. Celle qui tient en vie Ziggy dans son Funk suicide.

Bowie, lui, chantait, « you're a rock'n'roll suicide ».

Alain Raoust



"Doo Wop", le très réussi premier film de David Lanzmann, retrace quelques jours dans l'existence d'un jeune homme insouciant qui se heurte à la dureté d'une société qui ne fait pas de cadeau et réproouve le laissez-vivre.

Ziggy galère. Il n'a pas le sou, vit à l'hôtel, s'improvise sans grand succès producteur d'un groupe de funk parisien, "Les Chaussettes Sales". Ziggy galère, mais garde le moral. La vie un jour lui sourira, alors, en attendant, il se laisse porter par ses rêves. Un café sifflé au comptoir, et le voilà qui descend le canal Saint-Martin, cigarette aux lèvres, chapeau vissé sur la tête, arborant son beau sourire face à la vie. Un long travelling fait défiler les quais en temps réel. Doo Wop est aussi un road-movie parisien, à pied et en voiture. Le Paris des bistrots, des flâneurs, le Paris noctambule, aussi. Ziggy a beau croire que la vie est belle, la vie, elle, lui dit l'inverse. Il rencontre une ex qu'il a aimée autrefois. Des années ont passé, et la belle (Caroline Doucey) travaille à présent dans un cabinet d'avocats rue de Rivoli. Elle a avancé, il en est au même point ; les retrouvailles tournent court. Pas de chance non plus côté argent : une dette de jeu qu'il a négligée de payer lui attire les pires ennuis. Ziggy encaisse, sans pathos. Il rencontre Maya (Elina Löwensöhn), une chanteuse d'origine bulgare. Elle ne voit pas en lui le "loser", mais un garçon généreux et rayonnant de vie, juste un peu trop décalé. Avec Maya, c'est le début, peut-être, du bonheur, enfin. Personnage aussi attachant qu'agaçant, on aimerait parfois le voir quitter sa lunaire nonchalance. Ziggy est incarné avec maestria par Mikaël Fitoussi.

Avec Doo Wop, c'est à un autre regard sur la "lose" qu'invite David Lanzmann, 30 ans. Lui-même a réalisé ce film, "100% indépendant", avec pas grand chose : Paris pour décor, une équipe de 15 personnes, acteurs compris, et une bande originale qui, à côté des emprunts (Prince, Public Enemy, Tone Loc), reprend des tubes des "Chaussettes Sales", dont le réalisateur tient les claviers dans la vraie vie. Une façon de rendre hommage à tous les fondus de cinéma, tous les amoureux de musique partis de rien, comme ces adolescents noirs des taudis de Philadelphie et New York qui inventèrent après-guerre ces harmonies a capella qui deviendront le "doo wop".

Mannheim-Heidelberg Festival 2004

Fipresci Best Feature

Paris Belongs to Him

Doo Wop , winner of the Fipresci prize and the special award of the Jury in Mannheim-Heidelberg steals Paris back from Godard and his contemporaries in the story of a man who is too confident in his own charm. For a moment let us pretend that everything is a matter of style. Or, it's all in the walk: the swagger, the carelessness and the self-assurance. In a long travelling shot Michaël Fitoussi as Ziggy struts along the Seine to the sound of Maurice Williams & the Zodiacs' Little Darling. He looks sharp in his white t-shirt hanging loose under an open short-sleeved shirt. The sideburns and the hair are sticking out from underneath the hat. This guy named Ziggy has certainly studied the early Robert De Niro. We instantly recognize Ziggy as a man who will take a not fully undeserved beating. We recall what happened to Belmondo in *Breathless* (*A bout de souffle*) and De Niro in *Mean Streets*. We hope that director David Lanzmann will show more mercy on his protagonist and that Ziggy's air of invulnerability will be punctured by a woman rather than destroyed by men who don't appreciate his cockiness.

So what is the film about? The title gives it all away. Doo Wop like music is a feeling and form intersecting. In Mannheim , the director David Lanzmann explained: " Doo wop can drive you crazy. If you hear doo wop all day, you think life is great. But it is not." Doo Wop is simply the story about a man thinking life is great, even though life itself tells him otherwise. Which girl will he meet? It's not important. Which trouble will he get into? It's not important. He will learn his lesson. He will become a happier man. Nothing is important other than the way he's falling in love, the way he finally gets to see a certain man he's tried to get a glimpse of, the way he realizes the difference between his dream and the reality. We should not underestimate the importance of the way it is. The playfulness, the vividness, and the naturalness of the way it is. But let us turn to something more important: falling in love. For Doo Wop , sex is never romantic but romanticism is always sexy. Ziggy is the master of the lost art of falling in love. Or is he just easily swayed? He runs into his former girlfriend, played by Caroline Ducey who shows that a girl can have feelings for Ziggy even though she no longer shares his illusions. The next day he visits her at work with flowers. It's a long shot, literally, and without having heard a word of their conversation, we know why he's rejected. So next, Ziggy meets up with Maya, played by Elina Lowensohn, apparently some kind of lost soul in Paris . Maya is a Bulgarian singer tending a bar. After first wilfully offending her he apologizes and talks her into sharing a drink. This is the perfect example of how style in Doo Wop always serves and intensifies the feeling of the scene. The camera sees through the eyes of the persons falling in love. The exchange between Michaël Fitoussi and Elina Lowensohn takes place in extreme close-ups. No one listens to the dialogue because the important things appear on the screen. We all know this kind of situation when the eyes are lowered in the moment they meet. Exploring the faces the camera dwells on Lowensohn's mouth and drops to Fitoussi's chest until suddenly showing the pair of eyes and the feeling of falling in love. Of course this is the Paris of the Nouvelle Vague, but it is also the Paris of the big flaneurs. Fittingly Ziggy lives in a hotel room. But his real home is the streets, the bars, the cafés and the clubs. This is Paris . Just like Belmondo in *Breathless* , Michaël Fitoussi needs his trademarks in Doo Wop: Ziggy's hat, Ziggy's 50s Volvo and in particular Ziggy's cocky smile, half-grinning, as if life is one big joke. So the film starts by showing Ziggy in the hotel room. It shows how he puts on his hat and how he doesn't put on his smile until confronted with the real world. He might seem contented, but actually it's an act. This is confirmed in the end when the film comes full circle. We don't know if Ziggy is back at square one or if his experiences have given him the strength to change. This is as much a beginning as an ending, and in this way it might remind us of one great French film from 1959.

In the Mannheim festival catalogue Doo Wop has a German title which translates into English as *Breathless Ziggy* . This sort of belittles the film and turns it into an homage that it certainly is not. It's easy to evoke the spirit of Nouvelle Vague, but we must not be superficial about these things. The Nouvelle Vague was a resistance against convention until their approach became a convention in itself. Doo Wop doesn't have to chart new territories and David Lanzmann cleverly avoids or bends the techniques invented by the class of 1959. In his diverse approaches to each scene, using everything from sequence shots to inter cutting close ups, and taking full advantage of Pascal Lagriffoul's handheld camera which often suggests the fluency of the steady cam, David Lanzmann steals Paris back from Godard, Truffaut and their contemporaries. In the process of doing so, he, or should I say Doo Wop , reminds us of a character in one of Alain Resnais' movies who once said: "Style is emotion, the most elegant and economical form of emotion".

by Henrik Uth Jensen

Variety

Doo Wop(France)
By **LESLIE FELPERIN**

Gallic low-budgeter "**Doo Wop**" is an appealing debut for shorts helmer David Lanzmann ("Dirty Socks"), even if it advertises its influences a smidge too flagrantly, particularly "Breathless," "Mean Streets," and the work of John Cassavetes. Mostly hand-held camera tracks hipster Ziggy (Mikael Fitoussi), a band manager on the run from gangsters, as he zips around the neon-streaked streets of Paris. Although plot is somewhat clichéd, pic's tone has a springy looseness to match the funky soundtrack. Modest returns can be expected from the recent bow in Gaul, but "**Doo Wop**" might harmonize with young Francophiles as a niche release abroad.

Twentysomething Ziggy (sexy newcomer Fitoussi) wakes up in the run-down Parisian hotel where he lives, thinking this is just going to be another hot summer's day. While hanging out with a buddy in front of a hotel where Francis Ford Coppola is supposedly staying, he sees ex-g.f. Marie (Caroline Ducey, "Romance"). The two awkwardly catch up over coffee, an encounter recorded in one long static take. Same one-take aesthetic applies in a later, finely played scene where Ziggy reveals to some friends that he realized he loved Marie only after she left him five years ago. Gradually, it emerges Ziggy has much bigger problems than commitment phobia. He owes E4,500 to loan sharks, and, the funk band he manages, Les Chaussettes Sales (literally "Dirty Socks" --also the name of Lanzmann's first short), gets stiffed by the management of the nightclub they perform at, resulting in a minor brawl.

Judging by facial expressions in a park-set scene where Ziggy and Marie speak -- but the audience can't hear them (an homage to Coppola's "The Conversation"), Marie doesn't want to pick up their relationship where they left off. A chance meeting with Bulgarian barmaid Maya (one-time Hal Hartly-regular Elina Lowensohn) offers a faint ember of romantic hope -- as well as an apartment where Ziggy can hide. Signs, especially visual allusions to Godard's "Breathless" and Cassavetes' "Killing of a Chinese Bookie," suggest Ziggy is heading for a doomed fate, but writer-director Lanzmann opts for a fairly soft ending. It's all for the best: Anything too melodramatic would break the pic's laidback gossamer spell.

Lanzmann, also the film's editor, displays a strong sense of rhythm as he thickens the plot slowly, but still takes time to linger over quieter or less consequential moments. There are a lot of p.o.v. shots from Ziggy's car window as he drives around the bright lights of boho Paris, for instance, and perhaps a few too many where the camera ogles Fitoussi's admittedly comely features, which sometimes makes the pic feel like a moving "L'Uomo Vogue" fashion spread.

Widescreen lensing by Pascal Lagriffoul ("Olga's Chignon") in mostly natural lighting dances gracefully around the thespians, at one point zooming in super close to fill the screen with just eyes or mouths during a seduction sequence. Sound design by Ferdinand Bouchara is similarly playful and inventive.

HOMME

*Un cinéaste
sous influence*

EN VOGUE

Une guêule d'ange, un premier film générique... David LANZMANN règle son pas sur celui de ses pères cinématographiques et esquisse dans leur ombre les lignes d'un univers résolument personnel et mélancolique. Portrait d'un jeune homme d'impatience et de passion.

Photos Test | Texte Xavier Fritel | Styliste Samantha Hughes

*« Aujourd'hui, en France, le cinéma indépendant n'existe pas.
IL Y A TOUT A CONSTRUIRE. J'ai envie d'apporter ma pierre à l'édifice. »*



« Je suis fasciné par la mode et l'élégance des années 50 et 60. Les gens portaient alors le chapeau sans aucune différence de classe sociale. Des mecs comme Thelonious Monk grand pianiste de jazz des années 50 – ou Jean-Pierre Melville avaient une classe folle. »

La poignée est franche, vigoureuse. David Lanzmann, silhouette longiligne, cheveux en pagaille, le portable calé sur l'épaule, termine une conversation. À l'autre bout du fil, une mère aussi prolixe que le fils, David, garçon de bonne famille converti en jeune trentenaire pressé et survolté. Après avoir raccroché, il me confie : « Vous savez, je n'ai pas l'habitude de parler de moi aux journalistes. Parfois, je me lance dans de longues explications interminables. N'hésitez pas à m'arrêter s'il le faut. » Dans les yeux, ce sourire timide vite compensé par cette aisance que seuls possèdent les esprits téméraires. Le jeune homme a de qui tenir. Car, oui, David Lanzmann est bien le fils de l'écrivain, aventurier, parolier et dialoguiste Jacques Lanzmann, auteur de nombreux succès de Jacques Dutronc, notamment *Il est 5 h, Paris s'éveille*. Non, ce n'est pas à l'ombre de son illustre descendance que l'envie de réaliser est née. La passion n'est pas toujours affaire de généalogie. « À onze ans, j'ai commencé à regarder beaucoup de films. Au début, je me voyais acteur, puis le virus de la réalisation a pris le dessus. Je suis tombé amoureux des cinéastes. » Comme on tombe en religion. La découverte de *Shining* et *Vol au-dessus d'un nid de coucou* sur le téléviseur familial annonce une vocation confirmée, deux décennies plus loin, par un premier long-métrage accrocheur, *Doo Wop*, avec Mikael Fitoussi, Clovis Cornillac, Elina Löwensohn et Caroline Ducey, sorti le 29 juin dernier. De son patronyme, Lanzmann n'en tire aucun orgueil et répond à ceux que la profusion de « fils ou fille de » fatigue : « Un nom ça ne rime à rien si le travail et le talent ne suivent pas. » Le ton est donné.

Un rapide tour d'horizon du gentil chaos qui lui sert de résidence suffit à renverser les idées reçues : David Lanzmann, tout de noir vêtu, ne s'encombre d'aucune coquetterie apparente. Son intérieur, mélange d'esthétique brocante et de nostalgie des années 60, ressemble à son film : hétéroclite, sans pathos ni maniérisme de mauvais aloi. Sur les murs, une collection de Stetson tutoie une affiche de *La soif du mal*, de Orson Welles. Au-dessus du bureau bardé de paperasses, une photo noir sur blanc de l'actrice Caroline Ducey, sa compagne. Piano et guitares électriques complètent l'essentiel du décor. David Lanzmann, « amoureux d'une époque que je n'ai pas vécue, les sixties », est le symbole patent d'une société française sous l'emprise de nostalgie aiguë. « Je suis fasciné par la mode et l'élégance des années 50 et 60. Les gens portaient alors le chapeau sans aucune différence de classe sociale. Des

mecs comme Thelonious Monk – grand pianiste de jazz des années 50 – ou Jean-Pierre Melville avaient une classe folle. » Un type sous influence qui cite pêle-mêle Martin Scorsese, Francis Ford Coppola, Michel Audiard, Stanley Kubrick, Eddie Constantine ou Gene Kelly. Le modèle de David Lanzmann, on le reconnaît dès la première séquence du film : Robert DeNiro dans *Mean Streets*, de Scorsese. « J'ai dû voir le film une dizaine de fois. J'ai délibérément reproduit une scène quasiment à l'identique dans *Doo Wop*. Je ne m'en cache pas. » Le titre est un hommage appuyé à son maître Martin Scorsese, lui-même grand fan de ce jazz vocal – le doo wop – en vogue dans les années fifties. Il avoue « filmer à l'oreille » et récite comme une litanie une phrase de Orson Welles qui compare la fabrication d'un film à la lecture d'une partition musicale. « Au cinéma, tout est question de tempo. Je suis moi-même musicien de jazz. La musique est essentielle dans mon approche de la mise en scène. Lorsque je tourne une scène de concert, je veux filmer la musique, capter les notes qui émanent de chaque instrument. » C'est entendu. David Lanzmann glisse dans la gueule de son G5 la bande originale du film sur laquelle on peut l'entendre jouer du clavier en compagnie d'amis, musiciens professionnels. En tête de sa *playlist* on trouve Prince, Bootsy Collins ou le *Ziggy Stardust* de David Bowie. Du meilleur album du blond aux yeux vairons, David Lanzmann s'est inspiré pour baptiser le héros de son film. Ziggy, joué par l'épatant Mikael Fitoussi, est l'incarnation du loser magnifique. « Mon film raconte les errances de Ziggy, un jeune producteur à la sauvette, rêveur et ambitieux qui va finir par se perdre en route. C'est un anti-héros comme je les aime. »

A travers lui, je parle du désenchantement qui guette la jeunesse d'aujourd'hui. « *Doo Wop* laisse surtout éclater un réel sens de la mise en scène : la maturité dans le doux-amer, le dosage de touches contemporaines, le savant mélange d'une description très localisée (Paname et ses bords de Seine), débouchant cependant sur une vision universelle des maux, cruautés, rires et vanités de la comédie humaine. Du pire comme du meilleur, David Lanzmann semble averti quant à la fragile position de l'artiste face à son œuvre. » Sur *Doo Wop* j'avais toutes les casquettes. Pour mon prochain film – l'adaptation d'un roman policier dont il garde secret le titre et l'auteur –, j'envisage sérieusement de faire appel à un scénariste. L'écriture n'est pas l'exercice que je maîtrise le mieux. Le danger serait de ne pas admettre ses propres

limites... C'est sur le plateau de tournage ou dans la salle de montage que je prends le plus de plaisir. Quand je tourne, je ne suis traversé par aucune angoisse. Je suis à ma place. » À l'écouter parler, on songe au cinéaste américain Quentin Tarantino. Même débit, même charisme, même ferveur dans les yeux : David Lanzmann diffuse la même impression d'acharné appliqué à la tâche, capable de convertir une équation insoluble en une somme d'expériences fertiles.

Comme ses quatre courts-métrages, *Bancal* (1996), *Touchez pas à ma poule!* (1999), *Les chaussettes sales* (2000) et *Bonne nouvelle* (2002), *Doo Wop* s'est tourné pour une poignée d'euros. L'insouciance des débuts comme seul carburant : « Pour le financement, j'ai emprunté auprès d'amis, de ma famille, démarché toutes sortes de gens susceptibles d'investir dans le projet. Un type m'avait même proposé 200 000 € avant de disparaître. Un mois précédant le tournage, je n'avais toujours pas bouclé le budget. »

À présent, David Lanzmann peut afficher le sourire enjoué de celui qui savoure le fruit d'un long labeur enfin reconnu. En octobre 2004, le film, soutenu par le puissant producteur Thomas Langmann et Sabine Cassel (la mère de Vincent), fait le tour des festivals (Cannes, Paris, Île-de-France) et reçoit trois prix : le CNC, (équivalent du Sundance), en Allemagne. Signe du destin ou opportunisme journalistique, le jour de notre entretien, le jeune homme apprend une nouvelle qu'il n'espérait plus : le CNC, matrice du cinéma français, lui accorde une importante subvention, la précieuse avance sur recettes. Le jeune homme exulte : « C'est une énorme satisfaction. Je vais pouvoir rembourser des dettes considérables. » Et d'ajouter, lucide : « J'espère que mon expérience va faire prendre conscience que l'on peut réaliser un premier film en marge du système. Aujourd'hui, en France, le cinéma indépendant n'existe pas. Il y a tout à construire. J'ai envie d'apporter ma pierre à l'édifice. »

Aux plus doués la gloire ne sourit pas toujours vite. David Lanzmann en fait tous les jours l'apprentissage. Quand il ne tourne pas ses propres histoires, il filme celles des autres. Mariages, baptêmes, publicités institutionnelles. Cinéaste autodidacte accompli, il aiguisé son regard sur les facies « authentiques et émouvants » de jeunes mariés. Sans perdre de vue la quête du Graal : « Voir les affiches de mes films sur les murs de Paris. J'ai en moi cette urgence de réaliser mes rêves, d'être à leur hauteur. Faire du cinéma est une manière pour moi de conjurer le mauvais sort, de repousser très loin l'idée de la mort, de ma propre finitude. » ■

Participation Festivals Internationaux

Festival de Cannes 2004

Sélection de l'ACID

Festival d'Aubagne 2004

Festival de Mannheim 2004

Prix Spécial du Jury

Prix de la Critique internationale- Fipresci

Prix des Exploitants

Festival de Paris 2005

Festival de Palm Beach Miami 2005

Festival de Pékin 2005

Festival Onze Bouge Paris 2005

Festival Karlovy Vary 2005

Forum of Independants

Festival Cinéma Nouvelle Génération Lyon 2005

Festival de San Francisco 2005

Prix d'interprétation masculine Mikaël Fitoussi

Festival de Copenhague 2005

Festival de Manaki Brothers Bitola 2005

Festival International de Torun (Pologne) 2005

Festival de New-York / Avignon 2005

Festival de Ljubljana 2005

Festival du film Français de Dublin 2005

Festival International de Sofia 2006

Ventes territoires étrangers (à ce jour) : République Tchèque, U.S.A